

Quelques aspects du changement social dans un village de montagne crétois

par Françoise Saulnier

*Docteur en Sociologie (option Ethnologie)
de l'Université de Paris V*

Les notes qui vont suivre présentent les réflexions que m'inspire un retour sur le passé, sur les deux séjours que j'ai effectué dans le village d'Anoya Mylopotamou, en Crète, en 1974 et en 1976, d'une durée totale de 12 mois environ.

Ma recherche était surtout axée sur l'organisation traditionnelle du village et sur les composantes économiques et sociales de son équilibre alors implicitement conçu comme statique. Le choix même du village pour son isolement, synonyme de préservation, était significatif de ce non-dit et des ses corollaires: valorisation d'un passé mythique et figé, mise en relief des caractères négatifs du choc avec la société englobante, et par extension de tout fait de changement.

Pourtant une première confrontation au passé villageois dévoila rapidement son caractère essentiellement dynamique: Face à la pression de l'histoire, le village développa une stratégie propre et continue d'adaptation pour assurer sa survie. Tout au long des occupations successives de la Crète, les villages de montagne constituèrent des refuges pour les habitants des plaines. C'étaient également des foyers actifs de la résistance qu'ils animèrent continuellement. Ainsi leur isolement n'était pas un repli mais une action défensive qu'il importait de poursuivre et de renforcer comme le montre un habitant du village du siècle dernier, Yorgos Dakanalas, dans un manuscrit non publié: «... Chaque maison avait son métier à tisser ...et fournissait les vêtements de tous les membres de la famille, quels que soient leur âge et leur sexe. Seuls les hommes se rendaient au marché en ville, lorsqu'ils avaient besoin de peaux, de sel, de denrées luxueuses qu'ils ne pouvaient se procurer autrement... des artisans s'étaient établis à Anoya: des tailleurs, des teinturiers et des tanneurs de sorte que l'on pouvait éviter les contacts fréquents avec les villes et avec les Turcs...»

Ainsi, comme le préconise E.R. Leach, si «l'anthropologue doit toujours traiter les matériaux d'observation comme s'ils faisaient partie d'un système global d'équilibre», il importe que «la nature fictive de cet équilibre soit franchement reconnue». ¹ Je décrirai donc ici les manifestations les plus marquantes de cet équilibre de la société traditionnelle sur le plan économique et social, mais en insistant plus particulièrement sur les éléments qui ont contribué à son renouvellement permanent, avant d'aborder l'évolution plus récente du village.

I. La société et l'économie traditionnelles

Le trait le plus marquant de l'économie traditionnelle est son caractère autarcique au niveau du groupe domestique comme de la communauté villageoise. Chaque famille pratiquait la polyculture vivrière même si l'élevage était la ressource principale: quelques oliviers, quelques plants de vigne, un jardin potager couvraient à peu près les besoins quotidiens. Quant aux familles dont l'activité était essentiellement agricole, elles entretenaient toujours une brebis ou une chèvre domestique. Pour assurer la subsistance de la famille tout au long de l'année, on traitait les fruits et les légumes au moment de leur récolte: les tomates étaient concentrées, le blé mélangé au lait caillé et séché pour parfumer les potages, les fruits séchés et confits, les légumes mis en conserve; de même, le porc abattu pour les fêtes de Noël était transformé en confit. En complément à cette production, les ressources de la nature étaient bien connues et exploitées: cueillette de plantes et de baies sauvages à usage médicinal, tinctorial ou alimentaire, chasse au

1. E.R. Leach, *Le système politique des hautes terres de Birmanie*, Maspéro, 1972.

gibier ou aux escargots, apiculture, etc... Ainsi la famille pouvait subvenir presque seule à ses besoins; même les vêtements et le linge de maison étaient fabriqués dans le cadre domestique.

La communauté villageoise assurait les services complémentaires: de nombreuses corporations d'artisans étaient représentées au village: bottiers, tailleurs, etc... De plus, certains habitants exerçaient parallèlement à l'exploitation de leurs terres ou de leurs troupeaux une activité complémentaire: cordonnier, menuisier, forgeron, joueur de lyra, etc... Les services rendus par ces artisans n'étaient pas rémunérés en argent mais en nature: en huile et en vin surtout, mais aussi en grains, en légumes, en fromages, en sel, etc...

En complément à ces diverses prestations, des échanges s'opéraient entre les diverses catégories de villageois et avec les habitants des villages voisins; ils pouvaient prendre une forme presque institutionnelle, chaque communauté écoulant son surplus de production tout en acquérant les biens manquants. Ainsi les habitants de Voriza rencontraient ceux d'Anoya sur le plateau de Nida «pour leur vendre de la farine et des fèves», comme le mentionne la chanson de Nida.

Ainsi les caractéristiques fondamentales de cette économie traditionnelle sont l'exploitation et la mise en valeur rationnelles des ressources naturelles (sauf en ce qui concerne le déboisement) et l'équilibre maintenu entre production et consommation. Mais pour se perpétuer, cet équilibre nécessitait aussi un apport extérieur; l'autonomie de la communauté n'en était pas pour autant menacée, au contraire, elle en était enrichie et y puisait de nouvelles forces. Cet apport était assuré par les artisans spécialisés et les colporteurs qui allaient de village en village à la recherche de clients et de matières premières: camelots, vanniers, potiers, fabricants de peignes pour métiers à tisser, etc... De par leur mobilité permanente, ils transmettaient les nouveautés découvertes au hasard de leurs pérégrinations, et suscitaient des besoins inconnus jusqu'alors tout en écoulant le surplus de la production.

Ils n'étaient pas seuls à parcourir l'île: les bergers transhumaient chaque année de la montagne à la plaine, et de nombreux villageois descendaient pour la cueillette des olives et les vendanges, afin de compléter leurs ressources: c'est souvent ainsi que les jeunes filles constituaient une partie de leur dot. Ces nombreux déplacements n'avaient pas une fonction purement économique: ils réveillaient les villages de la léthargie que fait naître une vie rythmée par le cycle des saisons et lui donnaient un dynamisme nouveau.

L'économie et le social d'ailleurs s'interpénètrent toujours; ainsi les foires et les marchés contribuaient à l'élargissement de l'horizon habituel de la communauté villageoise, et inversement les fêtes religieuses, familiales ou villageoises avaient des conséquences commerciales non négligeables. Comme l'économie,

l'organisation sociale traditionnelle a été modelée par les pressions de la réalité. Face à une nature ingrate et à une histoire mouvementée, la solidarité était très étroite dans un même groupe familial, dans une même classe sociale, dans une même communauté villageoise, et inversement, les conflits entre ces mêmes unités étaient exacerbés. Par contre, en période d'abondance économique et de stabilité politique, ou tout au moins de ce qui s'en approchait, ces groupes sociaux relâchaient l'emprise qu'ils exerçaient sur leurs membres, et d'autres tensions, latentes jusqu'alors, apparaissaient au grand jour; ces flux et reflux recouvraient aussi d'innombrables stratégies qui se développaient entre les unités sociales ou entre leurs membres pour les infléchir ou les transformer. La densité de ces liens était peut-être d'autant plus importante que les acteurs en étaient peu nombreux, et le cadre étroit. Ces relations étaient toujours envisagées dans une optique multiple: consolider l'unité interne de son propre groupe, élargir le cercle de ses alliés tout en diminuant le nombre potentiel de ses ennemis, et affaiblir ses rivaux déclarés.

La propriété commune des pâturages et la renaissance d'un ancêtre commun faisaient partie des éléments constituant l'unité de la communauté villageoise. La classe supérieure des «kalosiri» maintenait ses privilèges par une endogamie très stricte. Quant au lignage, son unité s'inscrivait dans l'espace du village où il occupait un même quartier, dans l'exploitation commune des pâturages et surtout dans la solidarité morale de ses membres, dépositaires et protecteurs de l'honneur du groupe.

Alliances et conflits se tissaient entre les lignages, les villages, et parfois même les groupes de villages: relations de voisinage, coopération dans les travaux des champs fournissaient une aide matérielle: les mariages, les parrainages, les affrètements assuraient une solidarité étroite entre lignages, supplantant à celle de la parenté; pour cette raison, on les utilisait souvent comme moyen de réconciliation, pour clôturer une vendetta par exemple. Les alliances entre villages ou groupes de villages exprimaient parfois la parenté de lignages ayant essaimé sur d'autres territoires (Anoya et les villages «anoyana» par exemple), ou bien une communauté d'intérêts économiques ou politiques. Les conflits entre villages s'élevaient généralement à propos des limites de leurs territoires respectifs, mais ils pouvaient aussi refléter les antagonismes des lignages qui les composaient, comme le montre Robert Pashleys pour la région de Sfakia: «Kallikrati et Askyfou étaient unis à la fois par une amitié réciproque et par une même haine envers Nimbros et Asfendou. L'union étroite qui existait entre ces deux derniers villages se créa il y a très longtemps comme suit: un Nibriote du nom d'Ekonmikios fût tué par un Asfendiot. La plupart des habitants de Nimbros étaient liés avec la victime par des relations de parenté ou de mariage, et tous

décidèrent de donner une leçon mémorable au village alors détesté d'Asfendou. Ils attaquèrent donc les Asfendiotes, les chassèrent de la région et prirent possession de leurs maisons et de leurs biens. Les pauvres Asfendiotes allèrent s'établir à Kofinas en Messara. Depuis lors, Nibriotes et Asfendiotes ont eu des relations très étroites jusqu'à nos jours, et aucun autre endroit n'a jamais eu la force de Nimbros et d'Asfendou». ²

D'après ces quelques notes sur le passé du village, nous pouvons remarquer qu'il n'est pas resté figé, hors d'atteinte du temps et de l'espace. Les multiples tensions internes et externes, les conflits de toutes sortes ont suscité des solutions originales, génératrices d'un équilibre renouvelé mais jamais définitif. Ce dynamisme est d'autant plus remarquable que par trois fois le village fut menacé d'extinction; en 1822 puis en 1867, les Turcs brûlèrent le village après l'avoir mis à sac. En 1944, les Allemands ordonnèrent «sa destruction et l'exécution de tout habitant mâle d'Anoya se trouvant dans le village ou ses alentours dans un rayon d'un kilomètre». ³ A chaque fois les villageois rebâtirent leurs maisons sur les ruines de leurs anciens foyers. En 1944 cependant, de nombreuses familles allèrent s'installer dans la région de Monofatsi, dans les villages appelés depuis lors «anoyana», mais aussi à Héraklion, à Athènes, ou même à l'étranger. L'émigration se poursuit toujours et actuellement on évalue la population résidant hors du village comme égale en nombre à celle qui y habite en permanence. Ce phénomène d'épanchement de la montagne vers la plaine est bien connu. Par contre, on doit remarquer que ces dernières années l'exode a été comblé et le chiffre de la population actuelle égale celui d'avant-guerre soit environ 3.000 habitants, fait particulièrement inhabituel dans une région où de nombreux villages de montagne ont été désertés ou vidés de leur population active, et que l'on doit rapprocher de la récente évolution du village.

Après la fin de l'occupation turque, le village s'ouvrit davantage sur le monde et les contacts avec l'extérieur devinrent plus fréquents; dès 1930, une toute goudronnée relia Anoya à Héraklion, facilitant ainsi les communications. Un mouvement de repli se dessina pendant la seconde guerre mondiale mais il ne renversa pas la tendance amorcée auparavant. Enfin depuis une dizaine d'années, le village s'est trouvé confronté à l'invasion «pacifique, mais non pas innocente» ⁴ du

tourisme, qui accélère encore le rythme des transformations.

II. L'évolution récente

Certes, il n'y a pas de «point zéro» du changement, car nous l'avons déjà précisé auparavant, la société traditionnelle n'est pas immuable. Pourtant, les forces dynamiques qui l'animaient ne l'étaient qu'en fonction du maintien de son équilibre, elles ne remettaient pas sa nature en cause; et même les pressions extérieures qui lui étaient hostiles reconnaissaient son existence, sa différence, et ne s'opposaient pas à ce principe. Maintenant cette altérité est niée, ou bien elle n'est acceptée qu'à condition de se réduire à l'état d'objet: Chaque jour, de nouveaux éléments mettent en cause la société traditionnelle et occasionnent sa transformation non plus partielle mais totale.

Si l'on essaye de reprendre brièvement les composantes économiques et sociales traditionnelles pour rendre compte de leur évolution, on remarque d'abord que l'économie traditionnelle tend à perdre son caractère autarcique pour se placer sous le signe de la dépendance. On peut observer ce fait au niveau domestique, car si chaque famille continue à pratiquer la polyculture vivrière elle fait largement appel à des prestations extérieures: sous forme d'échanges de services ou avec une rémunération en nature, mais de plus en plus contre de l'argent liquide ce qui implique une intégration à l'économie de marché. Mais c'est surtout au niveau villageois que cette transformation est la plus sensible. L'activité pastorale constituait auparavant la richesse principale de 60% des chefs de famille, mais si l'on examine les revenus de la commune, on s'aperçoit que les ressources provenant de l'élevage sont de plus en plus concurrencées par celles de l'artisanat, ou plus exactement du tissage. Il s'agit d'agit d'une activité essentiellement féminine, qui concerne la quasi totalité des femmes du village à des degrés variés: habituées à travailler pour et dans le cadre domestique, les femmes ont rapidement compris qu'elles pouvaient sensiblement augmenter les ressources familiales en vendant leur production à l'extérieur. Cette évolution a eu lieu de façon brutale; certaines ont su en tirer profit en vendant elles-mêmes leurs tissages de sorte que très vite elles ont pu faire construire de petits magasins touristiques; ainsi, dans l'un des quartiers du village, à Pérahori, presque toutes les femmes possèdent une boutique où les autres membres de la famille viennent aider, et qui écoule également la production d'autres femmes du village ou des environs. Ces dernières, les plus nombreuses, n'ont pu exploiter à temps le filon touristique et cèdent leur travail à des prix ridiculement bas soit à des femmes du village possédant un magasin, soit aux nombreux commerçants et intermédiaires d'Héraklion ou des autres villes qui visitent périodiquement le village. Ils passent

2. Ces relations ont été rendues possibles grâce, bien entendu, à l'élimination des Asfendiotes du village et la colonisation de ce dernier par des Nibriotes. V.R. Pashleys, *Travels in Crete*, Cambridge, 1837, page 246.

3. Il s'agit de l'ordre du Général Allemand H. Miller en date du 13 août 1944, gravé sur le monument aux Morts de la Commune d'Anoya.

4. Maurice Aymard in *La Méditerranée*, tome 2, Arts et Métiers Graphiques, Paris, 1978, page 124.

leurs commandes et laissent une avance pour les fournitures nécessaires si bien qu'il leur est difficile ensuite lorsqu'elles le désirent de se dégager de l'engrenage.

Le tissage, nous l'avons vu, est une activité exclusivement féminine, et sa commercialisation a été essentiellement menée par les femmes. Ce sont elles qui ont pris l'initiative d'ouvrir des magasins, et la plupart de ces boutiques ont d'ailleurs été presque entièrement financées par leurs propres économies. Ce nouveau rôle de la femme, non comme force de travail puisque dans le cadre traditionnel elle occupait déjà cette place à la maison, dans les champs et dans les potagers, mais comme élément productif autonome, lui donne une importance sans précédent dans l'unité domestique. Elle assure désormais une part des revenus familiaux, parfois même la part la plus importante, ce qui bouleverse le schéma traditionnel: bien entendu, la totalité de l'argent ainsi gagné rentre dans le budget familial, mais il lui donne l'assurance de son indépendance, même si cette étape n'a jamais été franchie. D'autre part, des contacts extérieurs plus nombreux, une autonomie plus grande dans cette activité, lui donnent une place à part entière dans un domaine strictement masculin jusqu'alors: les hommes assuraient les démarches administratives ou commerciales, ou plutôt tout ce qui dépassait le cadre domestique: si les femmes participaient à la gestion du budget familial, si leurs avis étaient respectés et souvent suivis, les hommes prenaient toujours les décisions. Or maintenant, si ces rapports ne se sont pas modifiés en ce qui concerne le budget familial, elles ont désormais leur mot à dire sur leurs apports propres, et le plus souvent ce sont elles qui prennent les décisions relevant de leur domaine qui reste parallèle, sans emprise ou contrôle de l'homme, simplement parfois avec sa participation épisodique; dans le succès même de cette activité cependant, germe le risque d'une récupération. D'autre part, sur le plan économique, cette insertion dans l'économie de marché a introduit un élément de dépendance par rapport à la société englobante d'autant plus dangereux qu'il concerne une partie importante des ressources villageoises, et qu'il s'accompagne d'une stagnation des autres activités.

Ainsi la production de l'élevage est faible par rapport au nombre des personnes qui s'y consacrent (environ 60%) et au cheptel de la commune (80.000 ovins et caprins). En 1975,⁵ le village a produit 110 tonnes de viande, 157 tonnes de fromages, 558 tonnes de lait. Les éleveurs sont en effet confrontés à une série de problèmes comme la diminution des pâturages d'hiver dans la plaine et l'augmentation parallèle de leurs loyers, une grande dépendance vis à vis de la Banque Agricole et plus généralement une politique de l'Etat défavorable.

En ce qui concerne l'agriculture, la production du village est nettement moins diversifiée qu'autrefois, et l'on constate une très nette diminution des terres cultivées. Si la quantité de fruits et de légumes destinée à la consommation locale est suffisante, on remarque le déclin de la culture céréalière au profit de l'olivier et de la vigne, et notamment de la sultanine (190 tonnes en 1975); mais actuellement, le gouvernement encourage le déracinement des vignobles de sultanine (raisins à sécher) car la consommation mondiale en est réduite et le marché international préfère la production de pays plus concurrentiels. Comme dans tous les villages de montagne, les problèmes de l'agriculture sont nombreux: les propriétés sont trop morcelées et les champs trop exigus; la terre est de mauvaise qualité et l'irrigation insuffisante; l'altitude enfin (800 m) réduit la variété des cultures. La coopérative de crédit agricole du village a une action limitée et ne tente pas d'améliorer la production ou d'en promouvoir la vente; elle permet surtout l'acquisition à prix réduit d'engrais ou de semences.

Les autres activités économiques complémentaires ont disparu comme l'élevage du ver à soie, ou sont en régression comme l'apiculture, la cueillette, etc... Les activités artisanales autres que le tissage sont peu développées.

Les conséquences sociales de l'évolution économique du village sont nombreuses. Nous avons effleuré certaines d'entre elles en évoquant la transformation du statut féminin, mais on doit la replacer dans un contexte social plus général: l'autonomie renforcée de la cellule conjugale par rapport au lignage, l'individualisation des personnes par rapport au groupe familial.

Si le lignage était l'élément principal de la structure traditionnelle, chacune des familles qui le composaient n'en gardait pas moins son autonomie; l'unité du lignage se resserrait en période de troubles face aux dangers extérieurs, mais lorsque rien ne venait menacer le groupe, la vie se poursuivait de façon indépendante pour chaque cellule familiale. Cette tendance s'affirme donc naturellement de nos jours, mais elle coexiste avec la persistance de la mentalité traditionnelle qui cherche à maintenir la cohésion du lignage.

On perçoit particulièrement bien cette double polarité dans le processus de transformation et d'adaptation de la communauté juridique et de la solidarité morale. Ainsi, le système de transmission de la propriété était organisé en vue d'assurer la conservation de l'intégralité du patrimoine; en ce qui concerne les terres cultivées, leur morcellement extrême ne permet pas d'affirmer l'existence d'une propriété indivise du lignage, malgré quelques indices qui peuvent le laisser supposer dans un passé lointain, sinon mythique. Mais on constate que l'accession des femmes à la propriété a toujours été limitée: destinées à changer de groupe au moment du mariage, elles sont exclues du partage par

5. *Bulletin Annuel des statistiques agricoles par communes* (Année 1975).

l'attribution d'une dot constituée par des biens mobiliers, de l'argent, etc... Si la jeune fille reçoit des terres, il s'agit de préférence de parcelles peu importantes situées à la périphérie de la propriété familiale ou entièrement à l'extérieur et n'affectant que de façon minime son intégrité. D'autre part, si une famille se voit dans l'obligation de vendre une partie de sa propriété, les proches parents ont un droit de préemption, et ils s'efforcent d'en user, afin d'éviter que la terre ne soit cédée à des étrangers. Ainsi, la persistance de ces données montre que la volonté qui y présidait existe toujours, même si le morcellement des terres cultivées n'a pu être évité.

Le droit d'exploitation des pâturages appartenant à la communauté villageoise, par contre, est toujours concédé à l'ensemble du lignage. De même, la division du village en quartiers occupés par un même lignage est toujours bien vivante, et c'est l'augmentation récente de la densité d'occupation du sol qui a contraint depuis peu à la transgression.

Les vendettas qui décimaient des familles entières et les maintenaient sur le pied de guerre se sont progressivement éteintes; elles ont cédé la place à des antagonismes nouveaux, fondés sur des rivalités économiques, politiques ou sociales. La solidarité morale des membres du groupe familial a évolué parallèlement; le cercle des personnes concernées s'est restreint suivant le degré de parenté, la proximité des habitations, l'influence sociale. De même, la substance de cette aide s'est transformée, privilégiant les valeurs économiques par rapport aux valeurs morales, mais sans les exclure cependant. Le même processus se retrouve dans la composition de la classe supérieure: l'argent prévaut sur l'honneur mais l'un ne va pas sans l'autre: les familles les plus riches valorisent leur appartenance à un lignage honorable pour consolider leur supériorité, mais celles qui ne possèdent pour tout bien que leur réputation cherchent à la compléter par une assise économique. Les stratégies d'alliances confirment cette double valorisation, de même que l'importance croissante de la cellule conjugale comme unité sociale de base. Cependant, les mariages et les parrainages engagent toujours les lignages, ne serait-ce que sur le plan formel (appellations, interdits de mariage, etc.) Le parrainage est devenu une forme d'alliance privilégiée, au détriment de relations plus contraignantes comme les affrètements. La position sociale du parrain, son influence, sont devenus des critères de choix souvent prédominants conduisant en contrepartie à la création d'une véritable clientèle électorale, comme cela a pu être observé pour d'autres régions.

Bien que l'interdépendance économique des habitants du village se soit estompée, leur sentiment d'appartenance à une même communauté n'a en rien perdu de sa force, même loin du village. A Athènes, de petites communautés se sont reformées, institu-

tionnalisées par des associations aux activités nombreuses comme l'édition d'un journal. L'endogamie y est très forte, même après plusieurs générations; les dons d'émigrants ayant fait fortune ont permis l'édification d'un lycée, et plus récemment l'achat d'une ambulance; ces bienfaiteurs sont récompensés par la reconnaissance éternelle de la communauté, parfois matérialisée par une statue, et expriment ainsi leur désir de ne pas en être exclus par l'éloignement.

A l'intérieur du groupe familial, cette évolution s'est traduite par une autonomie plus grande des individus, et par une émergence de la notion de personnalité. Dans la structure traditionnelle, l'individu n'était pas considéré comme un sujet unique, mais comme une expression du groupe auquel il appartenait. Il était défini par cette appartenance qui lui donnait en même temps sa place dans l'ordre établi. En même temps, les êtres qui s'écartaient de cette norme, volontairement ou non, (fugitifs, orphelins,...) étaient craints et souvent rejetés à moins que leur déviance ne soit acceptée et reconnue comme un mal nécessaire (fous, tsganes...) Chacun avait un rôle à jouer, déterminé par avance selon son âge et son sexe; il suffisait de se conformer à ce modèle qui régissait la conduite à adopter en toutes circonstances; le choix n'existait pas, car les alternatives n'étaient pas perçues.

La confrontation récente avec de nouveaux modes de vie par l'intermédiaire du tourisme, de l'émigration, des médias, a modifié cet état de fait. Elle a introduit le doute, remettant en question la validité des normes et des valeurs traditionnelles, sans proposer cependant de système homogène. Ce sentiment d'instabilité est d'autant plus marqué que l'individu affronte directement la société englobante sans que puisse intervenir comme autrefois l'élément intermédiaire que formait le groupe familial. Il doit définir lui-même sa conduite et la modeler selon les circonstances sans pouvoir se référer à la tradition ni même à l'exemple de ses contemporains. Les réactions sont donc aussi multiples que les données varient; ainsi des anciens défient le changement en persistant dans leur rôle traditionnel car s'adapter, ce serait nier le passé. La majorité, au contraire, tente une adaptation, plus ou moins profonde, plus ou moins réussie. Les plus jeunes ont souvent une réaction ambivalente et changent de personnalité selon le milieu dans lequel ils évoluent, non sans influence de part et d'autre.

Ces tâtonnements sont sans aucun doute le reflet d'un dilemme profond, mais ils marquent en même temps le dynamisme d'une société à la recherche de son identité; comme dans toute phase de transition, les problèmes posés sont nombreux, sans que la voie à suivre soit clairement définie; mais on discerne de plus en plus chez les habitants du village un désir d'intégrer les nouveautés en préservant leur spécificité, et de maîtriser leur avenir sans se laisser assimiler par la société englobante.